

Cartes sur table

SCÈNE

Yann Frisch s'éloigne du clown pour revisiter la figure du magicien.

Méconnaissable. Dans son costume au charme désuet, avec un sourire charmeur et des plaisanteries en guise de bienvenue, Yann Frisch n'a plus rien à voir avec le sombre personnage qu'il incarnait dans *Le Syndrome de Cassandra* (2015). Soit un clown au nez noir et à l'air hagard, un curieux traîne-savates tragicomique enfermé dans une boîte noire. Dans *Le Paradoxe de Georges*, créé en mars dans le cadre de Spring, festival des nouvelles formes de cirque en Normandie, le magicien multiprimé se rapproche de l'imagerie classique du prestidigitateur au point de construire son spectacle autour d'un des accessoires de base de la magie moderne, la carte à jouer.

Entre spectacle d'illusionnisme et conférence, Yann Frisch offre à cet objet délaissé par la magie d'aujourd'hui une vie nouvelle. D'emblée, sa parole surprend. Pourquoi se déplacer, et en plus payer, pour se faire entuber ? Yann Frisch questionne et place ainsi son rapport au spectateur sous le signe du trouble. L'air de rien, sur le ton du bavardage, il parle de la croyance des uns et de l'incrédulité des autres. Et voilà que la philosophie s'invite autour de la table où il enchaîne les tours avec une déconcertante dextérité. Le titre du spectacle s'éclaire.

Non, le jeune gars qui nous mène en bateau – ou plutôt en camion, car le spectacle a été créé pour être joué dans un véhicule – n'est pas le héros éponyme de son propre spectacle. Ce prénom, c'est celui de George Edward Moore, un des fondateurs de la philosophie analytique, tombé dans l'oubli hors des cercles de spécialistes. Mais resté célèbre parmi eux pour l'examen du paradoxe qui porte son nom depuis, celui que contient une phrase telle que : « *Il pleut dehors, mais je ne crois pas qu'il pleuve.* » Le parallèle avec la magie est évident. Yann Frisch s'en délecte en maniant les cartes autant que les mots, non sans une certaine noirceur. **Anais Heluin**

≡ Marion Dumand

D'autres Russies.
Victoria Lomasko, traduit du russe par Gérald Auclin, The Hoochie Coochie, 336 p., 19 euros.

Le Paradoxe de Georges, du 2 au 30 mai au Théâtre du Rond-Point, 75008 Paris, 01 44 95 98 00. Le reste de la tournée sur yannfrisch.org

L'amère Russie

REPORTAGE GRAPHIQUE

Victoria Lomasko croque sur le vif ses *Autres Russies*, entre Pussy Riot, camionneurs en grève et camarades en rogne.

« **O**ù peut-on se procurer une mitraillette pour tuer Poutine ? », demande la vieille femme. En un dessin, on a tout : le foulard à motifs, la mèche de cheveux, la canne, l'imperméable, le Caddie, le fauteuil de bus. Et le regard las de cette babouchka qui nous fixe, la bouche encore ouverte sur sa question-colère.

Ces mots et cette scène, l'artiste russe Victoria Lomasko les a figés aussi sec d'un feutre noir sans rature. On ressent le face-à-face, le carnet, les cahots. L'urgence de saisir des instants et des luttes, des corps et des mots. De ceux qui sont oubliés, enterrés, et que Victoria, dessinatrice et militante, attrape au vol. *D'autres Russies* réunit huit ans de ses reportages graphiques qui, de 2008 à 2016, nous entraînent dans une école de village, une colonie pénitentiaire pour mineurs, une grève (passionnante) de camionneurs,

un appartement-bordel... On partage la rue froide avec des manifestants orthodoxes ou des anti-Poutine, le tribunal avec les Pussy Riot ; on participe à l'occupation d'un parc ou au premier festival de cinéma LGBT ; on mange une pizza avec Bakia, ancienne esclave délivrée par des activistes, et on s'émeut de la démarche de Baourjan, son fils, né en captivité.

D'autres Russies ne relève pas de la bande dessinée, mais d'un partage entre des dessins « instantanés » et un texte écrit après coup. Car les reportages de Victoria Lomasko sont d'abord des œuvres de terrain – et c'est ce terrain qui en conditionne la forme. « *Il est primordial pour moi de dessiner des compositions achevées sur les lieux mêmes de l'événement et de ressentir son rythme et son énergie*, dit-elle dans la préface. *Les albums de dessins des XIX^e et XX^e siècles sont l'une de mes références, et notamment ceux réalisés pendant le blocus de Leningrad*

ou dans des camps de travail. Il s'agit non seulement d'œuvres artistiques, mais aussi de reliques importantes qui sont bien souvent les seuls témoignages visuels. »

Ce choix donne une consistance paradoxale à son travail, comme si, sous les dessins, vivait encore la chair même de l'instant. On ne sait plus si l'enfant prisonnier qui regarde ailleurs habite ces pages en fantôme ou s'il n'a jamais existé aussi densément que là, suspendu.

Le recueil de Victoria Lomasko mérite d'être lu et attentivement regardé. De plus en plus dense et informatif, le texte nous permet d'appréhender contexte et sens. Quant aux dessins, on s'y absorbe : dans leur simplicité, ces icônes contemporaines sont à la fois trace et recomposition. La rapidité d'exécution ne saurait faire oublier une composition recherchée, touchant parfois au symbolisme. En témoigne la série sur les agences de prostitution, où Victoria Lomasko ne pouvait rester plus de quinze minutes. Pourtant, certains de ces dessins express, réalisés avec un feutre noir très large, ont la force des gravures bolcheviques ou anarchistes. L'humour noir de ces femmes en plus. L'une d'elles, tout en bigoudis, charisme et lucidité, ne précise-t-elle pas : « *On tient le coup grâce au rire – et à la vodka* » ? ●

